

## **Les Lettres à la N.R.F., 1931-1961 :** le médecin épistolier et son éditeur

***Mon cher Ami  
J'ai essayé de vous  
téléphoner... Mais folie de moi !  
Ce grand vent de jeanfoutrierie  
Pentecôte Patati Ascension  
tourneboule les appareils ! [...]  
Pas libre Pas libre ! Je  
renonce... [...]***

Publié dans la *Blanche* de Gallimard, «Lettres à la N.R.F., 1931-1961» rassemble près de sept cent cinquante lettres de la main de Louis-Ferdinand Céline. Cette riche correspondance débute par une lettre de décembre 1931, lorsque le médecin de banlieue propose aux éditions de la Nouvelle Revue française – intimement liée à la maison Gallimard – un manuscrit : «Monsieur, je viens de terminer un travail, une sorte de Roman, dont la rédaction m'a pris plusieurs années [...]». Cette «sorte de

Roman», c'est l'emblématique *Voyage au bout de la nuit*. La N.R.F. exige un résumé, s'extasie, recommande la suppression de passages «un peu monotones» ; Céline, las d'attendre, publie chez Denoël. Ce premier rendez-vous manqué entre l'auteur et celui qui deviendra son éditeur augure une relation orageuse. Céline imputera ses déboires futurs – le Goncourt qui lui échappe *in extremis*, l'écriture de ses pamphlets antisémites, sa mise au pilori au lendemain de la Seconde Guerre mondiale – à ce premier contact avorté. Ses lettres se font d'ailleurs rares jusqu'en 1947 où il noue, depuis son exil danois, une correspondance animée avec Jean Paulhan. Elle témoigne de sa rancune vis-à-vis de la France – malgré ses protestations de patriotisme acharné – qu'il a fui de peur d'y être «arrêté, torturé,

assassiné» au lendemain de la Libération. De sa haine de la guerre 40-45 qu'il juge grotesque, une guerre «de mauvais goût». De son mépris pour toute une frange des intellectuels français également, qu'il accuse de le poursuivre, de le persécuter, d'en faire un bouc émissaire des plus commodes : «Vous verrez que je finirai par être l'auteur le plus maudit du siècle». De la N.R.F. enfin, la «nénéref», dont il exècre la rhétorique trop institutionnelle. Il reproche à cette dernière la publication d'ouvrages «inutiles, illisibles» : «cette nénéref m'agace comme les filles qui parlent toujours d'amour et n'ont jamais joué!». Jean Paulhan arbitre la querelle qui l'oppose à Sartre, en publiant la réponse de Céline à ce dernier dans les *Cahiers de la Pléiade*. Il quittera le Comité national des écrivains dès les

premières heures de son entreprise d'épuration intellectuelle de la France ; décision qui lui vaudra les compliments du médecin, et qui se soldera en 1952 par la fameuse *Lettre aux directeurs de la Résistance*. Entre ces deux hommes de lettres, les échanges sont riches et vifs ; ils mènent à une négociation avec Gaston Gallimard. Quelques missives de 1951 attestent de cette récupération de l'auteur par le géant de l'édition, dès son retour possible sur le sol français : Céline finit par «en être». L'heure est à la réhabilitation ; *Casse-Pipe*, *Mort à crédit*, *Guignol's Band* sont réédités, et *Féerie pour une autre fois* sort des presses en 1952. La machine célinienne est relancée, mais rapidement, des grains de sable se glissent dans les rouages : avec une verve peu commune, l'auteur houspille ses destinataires, remettant en cause toute la politique éditoriale de la maison. Il se plaint de ses revenus, trop faibles, mais se défend d'écrire pour l'argent. Il critique le manque de publicité dont bénéficient ses ouvrages, mais abhorre les journalistes, «qui ont le don de rendre bête ce qui est intelligent», ainsi que les critiques. Qu'on ne lui transfère plus les lettres et paquets de ses lecteurs surtout ! Et pourquoi diable ne figure-t-il pas encore au panthéon de la Pléiade ? Personne n'est épargné, ni la N.R.F. («que d'argent gaspillé pourtant dans la culture intensive, interminable, du navet!»), ni Gaston («merlan frit lubrique», «petit con en chef»), ni même le patient Paulhan, que Céline qualifie de «malheureux asservi». Dès 1955, ce dernier se lasse de cette relation «je t'aime moi non plus» : refusant désormais de lire Céline, il passe le flambeau à Marcel Arland. Gallimard reste imperturbable – tout comme son fils Claude – répondant avec une diplomatie ferme aux insultes de Céline ; entre l'auteur et son éditeur se construit au fil des années une joute verbale dont aucun ne sort véritablement vainqueur. Le médecin multiplie les affronts : «Bien amicalement à vous et à votre abrutie clique de cancre prétentieux !». Gaston s'empresse de lui rappeler les termes de leur contrat : « Vos diatribes contre votre éditeur sont inefficaces [...] N'oubliez

pas que j'ai l'esprit aussi juridique que vous : pour moi un contrat est un contrat, je ne vous laisserai jamais publier un bouquin ailleurs». Et d'ajouter non sans humour : «En attendant votre prochaine engueulade, croyez-moi tout de même vôtre». Seul épargné par la virulence de Céline, Roger Nimier apparaît dans les destinataires de ces lettres dès la fin de l'année 1956 ; relation autrement plus sereine, qui les liera d'un respect, voire d'une amitié mutuelle. Nimier joue dès lors un rôle de médiateur entre Gallimard et son fantasque auteur : «Je pense venir vous voir samedi, car nous avons plusieurs questions à régler. Je crois que Gaston est un peu triste de ne plus recevoir d'insulte. Songez-y». Cette longue aventure épistolaire s'achève brutalement en 1961, à la mort de Céline ; dans sa dernière lettre, il manifeste son souhait de se lier à Gallimard par un nouveau contrat, pour son dernier manuscrit *Rigodon*... «Sinon, je loue, moi aussi, un tracteur et vais défoncer la NRF, et pars saboter tous les bachots ! Qu'on se le dise !»

***Cher Ami, je ne comprends rien à votre lettre - D'ailleurs, je ne comprends rien à vous-même [...]***  
(Gaston Gallimard)

Ce recueil, qui rassemble tout un pan de la production épistolaire de Céline, fait découvrir au lecteur la personnalité de cet écrivain controversé. Ses lettres nous révèlent un caractère complexe, à la fois fiel et miel, incroyablement délicat à cerner. La rhétorique truculente de Céline exaspère Paulhan, mais se heurte à l'impassible amabilité de Gaston Gallimard ; se noue ainsi une relation unique entre l'auteur et l'éditeur. Leurs échanges déconcertent le lecteur : pourquoi une telle persévérance de Gallimard à encaisser insultes et récriminations du médecin ? Cette résolution tient sans doute à la valeur de Céline, et à la volonté de Gallimard de le conserver coûte que coûte dans son catalogue. En témoigne la récupération de ses anciens ouvrages, ses «ours», publiés chez Denoël ou ailleurs. La signature d'un contrat dès son retour du Danemark,

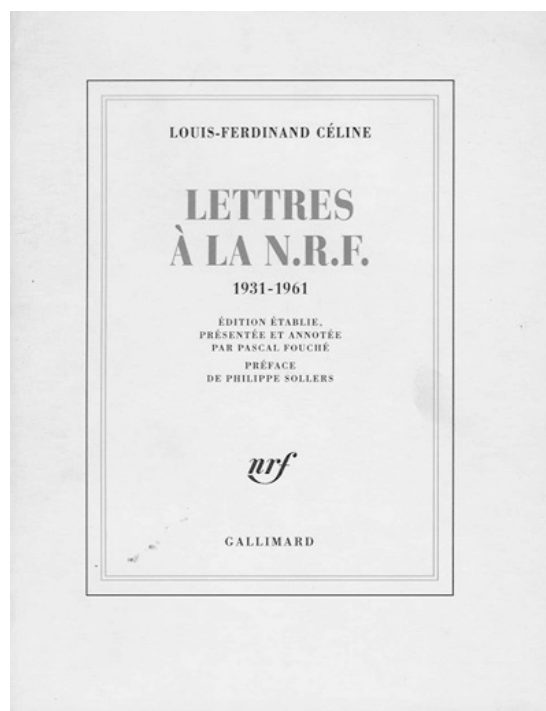


**A gauche, Jean Paulhan, premier soutien de Céline à la N.R.F.  
A droite, Roger Nimier, ami des dernières heures.**

malgré une opinion littéraire et publique hostile en France. L'enchaînement risqué des publications, malgré le peu de succès de *Féerie* – l'auteur vit d'ailleurs pendant plusieurs années des avances que Gallimard lui consent. Céline, quoiqu'il s'en défende dans ses lettres, devient ainsi un auteur «maison», estampillé Gallimard, N.R.F., et après sa mort, Pléiade. En éditeur averti, Gallimard sait qu'il tient un des auteurs les plus talentueux de son temps, «défonceur de la porte de cette chambre où stagnait le roman jusqu'au *Voyage*». Pour cette pépite littéraire, il accepte de «faire joujou», comme il le confesse lui-même – pourvu que le prochain contrat lui revienne. Ces échanges si défiants, qui confinent au masochisme, vont pourtant voir le retour de Céline dans le monde littéraire. Monde qu'il déteste, et qui le lui rend bien. Colette, Sartre, Gide, Proust, Romains, et jusqu'à feu Balzac, parmi tant d'autres : «toute la littérature en général [...] m'horripile. [...] Tous ces romans y compris Balzac me semblent toujours autant d'*impostures* (que dire de Gide ou Proust !). Ce sont pour moi des *plans* de romans, mais tout reste à faire, l'essentiel, le rendu émotif ! [...] L'incompatibilité entre nos goûts est *totale* [...]».

Si cette publication présente de multiples intérêts pour le lecteur, elle permet également à la maison Gallimard d'éclairer une page de son histoire, de mettre au jour sa relation tumultueuse avec «l'abominable homme des lettres». La première édition en 1991 dans la célèbre *Blanche* prend un format inhabituel, plus grand que de coutume... Et, outre les diverses entailles au sein de la correspondance (ramenée à deux cents lettres), l'édition Folio paraît en 2011 dans un contexte singulier. En France, le ministère de la Culture se prépare à honorer diverses personnalités – dont Céline – et événements passés. Célébrations nationales programmées, roulements de tambour... Plusieurs intellectuels protestent : cinquante années après sa mort, le médecin ne mérite toujours pas de figurer au panthéon des cerveaux brillants de France. Céline est exclu : la maison Gallimard intègre ses *Folio* aux rayons des librairies. Chacune de ces éditions successives est accompagnée d'une préface, de la main de Philippe Sollers : «Lorsque j'ai préfacé, en 1991, les *Lettres à la NRF* de Louis-Ferdinand Céline, que n'ai-je pas entendu !». Fasciné par l'oeuvre de l'écrivain, il retrace son parcours au cours de ces trois décennies de lettres. Et souligne son génie épistolaire. Car ses missives ne sont pas uniquement des fragments de vie prosaïques : ils portent la griffe de leur auteur, une lucidité semblable à celle qui hante ses descriptions au scalpel de «l'enfer ordinaire». Sa correspondance, loin de ne constituer qu'une annexe distrayante, est indissociable de son oeuvre, tout comme l'homme l'est de l'écrivain. Acceptons ainsi l'invitation de Sollers : «Lecteur de bonne foi, lis-le.»

Julie Delbouille



Ci-dessus, la première édition des *Lettres à la N.R.F.* dans la *Blanche* de Gallimard, en 1991.

Ci-dessous, l'édition Folio de cette correspondance, qui ne reprend qu'un peu plus de deux cents lettres.

